

**Zeitschrift:** Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires  
**Herausgeber:** Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde  
**Band:** 8 (1904-1905)

**Artikel:** Les Paniers : poème en Patois bisontin, traduit en Patois jurassien par Ferdinand Raspieler, curé de Courroux  
**Autor:** Rossat, Arthur  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-110566>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 22.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Les Paniers.

Poème en Patois bisontin, traduit en Patois jurassien  
par Ferdinand Raspieler, Curé de Courroux.

Etude critique des diverses versions  
par Arthur Rossat, Bâle.

*Introduction.* Au premier abord, il ne semble pas qu'une étude du genre de celle-ci ait sa place marquée dans nos *Archives Suisses des Traditions populaires*, car, à vrai dire, il ne s'agit pas ici de poésie populaire, puisqu'on connaît l'auteur du poème et la date à laquelle il fut écrit. Mais les *Paniers* sont tellement connus dans tout le Jura catholique, ils sont si bien entrés dans l'âme du peuple qu'ils font en quelque sorte partie de la tradition nationale jurassienne et qu'à ce titre on peut vraiment les appeler un *poème populaire*.

1. Il existe *trois* manuscrits du poème patois de F. Raspieler. Deux sont décrits par M. Xavier Kohler (*Les Paniers, poème patois par Ferdinand Raspieler, Porrentruy 1849, p. 22 et suiv.*) Ce travail de M. Kohler étant presque introuvable aujourd'hui, on me permettra de donner cette citation *in extenso* :

« Nous avons deux manuscrits différents des *Paniers*. Le premier est transcrit sur celui qui appartient à M. Thurmann. Il ne porte point de date, renferme 688 vers et provient de M. Moschard, pasteur à Moutier. » <sup>1)</sup>

« Le second nous a été communiqué par M. Champion, professeur à Delémont. Il fait partie de la bibliothèque de M. Helg, ancien président du tribunal, et lui-même le tient de feu M. Vica<sup>2)</sup>, dont le père avait pu connaître le curé Raspieler. C'est le manuscrit *princeps*, écrit en entier de la main de l'auteur. Il forme un petit cahier in-12 de 54 pages, relié en parchemin. Au lieu du titre ordinaire : les *Paniers* ou *Vertugadins*, on lit à la 1.<sup>re</sup> page : *Arrivée d'une dame en l'autre monde habillée en panier. Traduit d'un imprimé en patois de Besançon en patois du Cornat, vallée de Delémont.* En face

<sup>1)</sup> Ce manuscrit est actuellement la propriété de M. Georges Moschard, à Berne. — <sup>2)</sup> Il est à présent entre les mains de M. Ed. Feune, pharmacien à Delémont.

« du titre sur le premier feuillet est une vignette peinte à la  
 « main, qui représente Sottenville à la porte du Paradis, celle-ci  
 « à larges raies jaunes et noires n'a qu'un battant d'ouvert, et  
 « Saint-Pierre y apparaît en costume d'apôtre, robe brune, barbe  
 « blanche, la main appuyée sur la serrure céleste. Quant à l'héroïne  
 « du poème, elle est frisée, poudrée, l'éventail à la main, large  
 « robe rehaussée de fleurs d'or, les ornements de la taille et de  
 « ses manches courtes sont de même couleur, de fines dentelles  
 « se jouent sur ses bras nus et potelés. Le millésime 1736 se  
 « lit à la fin du poème; vient ensuite sous forme de dictionnaire  
 « l'*Explication des termes les plus obscurs*; elle comprend les  
 « cinq dernières pages. Ce manuscrit renferme 752 vers. »

« Chacun des deux manuscrits a son caractère propre. Celui-  
 « ci est le premier jet de l'auteur, aussi prend-il ses coudées  
 « franches, sème-t-il à foison les citations sacrées et profanes, adop-  
 « te-t-il le mot tel qu'il se présente sans jeter une légère gaze sur  
 « l'expression parfois hardie. L'autre est plus *classique*, si nous  
 « pouvons nous exprimer ainsi; on a apporté un soin plus minu-  
 « tieux à l'harmonie du vers; on a supprimé maintes citations,  
 « adouci plusieurs paroles malsonnantes pour des oreilles *françaises*.  
 « Bref, c'est un livre *purgé, liber expurgatus*, à l'imitation des  
 « auteurs latins adoptés dans les collèges. — A qui sommes-nous  
 « redevables de ces coupures? peut-être à Raspieler lui-même, qui  
 « voulut retoucher et corriger son poème, avant d'en livrer des  
 « copies à ses amis . . . »

Un troisième manuscrit a été publié en 1898 par M. C. Folletête, conseiller national, dans les *Actes de la Société Juras-sienne d'Emulation* (Années 1893—1897, Vol. VI<sup>e</sup>, Porrentruy 1898). Il le décrit de la manière suivante (p. 48):

« Nous avons découvert dans un presbytère d'Ajoie un troi-  
 « sième manuscrit ne contenant que 557 vers, y compris les cita-  
 « tions bibliques familières à l'auteur. Cette nouvelle version,  
 « écrite dans un livre relié en parchemin, intitulé: *Collection de*  
 « *maximes*<sup>3)</sup>, ayant appartenu à Pierre-Joseph Raspieler, pro-

<sup>3)</sup> Le titre exact de ce manuscrit est:

Pierre-Joseph Raspieler.

« Collection et un recueil des plus beaux passages des auteurs. Il  
 « est fort util aux jeunes gens d'en faire pour soulager leur mémoire. »

Je ne vois pas pourquoi M. Folletête prend ce Pierre-Joseph Raspieler pour un *neveu* du Curé. On lit à p. 36 du manuscrit: Courroux, le 18<sup>e</sup> mars 1759. — Mon frère, le Curé m'écrivis pour me féliciter le jour de St-Joseph (suit une poésie française). Il s'agit donc d'un frère du curé.

« bablement un neveu du poète des *Paniers*, est, à notre avis, « la première forme de l'ouvrage, remaniée, corrigée et modifiée « plus tard. La poème a pour titre: *Arrivée d'une dame en « l'autre monde habillée en paniers. — Vers patois di Cornat. — « Le début diffère totalement, quant aux expressions et aux tour- « nures, de celui de l'édition de 1849. C'est bien toujours la « même indignation contre le luxe des dames d'alors, et les pré- « tentions des petites gens qui s'ingénient à singer la noblesse sans « en avoir les moyens; mais la forme est moins parfaite que celle « adoptée définitivement par l'auteur. »*

J'ajouterai que ce manuscrit, comme celui de 1736, est suivi d'une *Explication des termes les plus obscures* (sic), renfermant 123 mots.

2. Le poème des *Paniers* de F. Raspieler fut publié pour la première fois en 1849, sous les auspices de la Société Jurasienne d'Emulation, par M. X. Kohler, à Porrentruy. L'introduction au poème proprement dit est signée: X. Kohler. — J. Feusier, sans qu'on sache la part de collaboration qui revient à chacun des deux auteurs.

A son tour, M. Folletête, comme nous venons de le voir, publia dans les Actes de la Société Jurassienne d'Emulation (1898) le manuscrit qu'il découvrit à Alle.

Jusqu'à maintenant tout le monde dans le Jura croit que les *Paniers* de F. Raspieler sont une œuvre originale; c'est une tradition incontestée, et tous les écrivains qui en font mention s'accordent à attribuer au curé de Courroux la paternité de cette satire. A peine a-t-on fait çà et là quelques timides réserves. Mgr. Vautrey (*Notices historiques sur les Villes et les Villages du Jura bernois*, Fribourg 1880, tome V, p. 189) dit:

« On n'a pu décider d'une manière certaine si les *Paniers* « sont de la façon du curé Raspieler ou s'il n'a fait que traduire « un poème de cette espèce publié dans un autre patois . . . . . « M. Kohler qui a édité et traduit en français le poème des « *Paniers* croit l'œuvre originale et l'attribue tout entier à M. « Raspieler. »

M. le Dr J. Thiessing (*Mit Wanderstock und Feder*, Berne 1889) dit p. 10:

„Wichtiger ist eine längere, gegen die weibliche Eitelkeit, „besonders gegen die im letzten Jahrhundert herrschende Mode „der wülistigen Reifröcke gerichtete Satire des Pfarrers Raspieler

„von Courroux im Delsbergerthal. Der Zorn über die Sittenlosigkeit seiner Zeit steigert sich hie und da zu den heftigsten „Ausfällen und entreisst dem Verfasser die herbsten Wahrheiten „und die derbsten Ausdrücke. Dabei aber handhabt er sein Idiom „in meisterhafter Weise.“

M. C. Folletête, lui aussi, est de la même opinion et il nous dit (*Op. cit.* p. 50):

«C'est pourquoi il nous a paru opportun . . . . de faire connaître davantage l'œuvre si originale de messire Raspieler . . . . «Nos lecteurs pourront se convaincre du mérite littéraire du poème «des *Paniers*, même sous la forme primitive que lui avait d'abord «donnée l'auteur.»

Quant à M. X. Kohler, il est plus affirmatif: «Il n'existe «pas, à notre connaissance, de poème en patois bisontin. — Nous «croyons cette œuvre originale» (*Op. cit.* p. 22 note 1).

Et cependant on a vu plus haut que Raspieler lui-même dit expressément dans le manuscrit de 1736: «Traduit d'un imprimé en patois de Besançon.»

Chose curieuse, malgré cette déclaration catégorique, on n'a jamais pu se décider à admettre que l'œuvre fût d'un autre que du bon curé de Courroux. Sans doute, on ne pouvait nier qu'il n'ait prétendu que ce fût une traduction; mais on a toujours considéré cette allégation comme une sorte de supercherie littéraire, comme si l'auteur, en tant que prêtre, n'avait pas osé prendre tout entière sur lui la responsabilité des crudités et des obscénités de langage de son poème satirique, et avait de cette manière essayé de donner le change.

Or en octobre 1903, M. le prof. Dr Binz, à Bâle, me rendait attentif à une étude de M. *Alfred Vaissier*, Conservateur du Musée d'archéologie de Besançon, sur la *Jacquemardade*, poème en patois bisontin par *Jean-Louis Bizot*, Conseiller-doyen au baillage de Besançon (1702—1781).<sup>4)</sup> Dans cette étude, M. Vaissier parle d'un autre poème patois de Bizot: «*L'Arrivée «dans l'autre Monde d'une dame habillée en panier (Besançon «1735, in 8<sup>o</sup> de 16 pages)*».<sup>4bis)</sup>

<sup>4)</sup> *Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs*, VII<sup>e</sup> série, V<sup>e</sup> vol. 1900, p. 376 et suiv. — Besançon 1901.<sup>4bis)</sup> Cet imprimé a pour titre: *L'Arrivée d'une Dame en l'autre monde habillée en Panier. — A Besançon, chés Jean-Claude Bogillot Imprimeur-libraire, Grande-Ruë, proche le Pont, à l'Image de Saint-Augustin. — Avec permission.* Ce titre diffère un peu de celui que

On comprendra facilement ma joie à cette découverte, et l'empressement que je mis à me rendre à Besançon pendant mes vacances du nouvel-an! Grâce à l'extrême obligeance de M. Gazier, Conservateur de la Bibliothèque populaire, auquel j'adresse ici tous mes remerciements et l'expression de ma plus vive reconnaissance, ce précieux et rarissime volume<sup>5)</sup> fut mis à ma disposition et je fus autorisé à en prendre copie.

Au premier coup d'œil, on voit que l'œuvre de Raspieler n'est, comme il l'avoue lui-même, qu'une « traduction », disons une imitation, une adaptation plus ou moins libre, souvent un développement, une paraphrase ou un remaniement du poème bisontin. Sauf quelques vers de compliments et de flatteries à l'adresse de la reine Marie Leczinska, femme de Louis XV, que Raspieler a dû naturellement laisser de côté (vers 13—76), sauf aussi certains changements dans les noms des localités citées dans Bizot (Cf. Biz.: 301—312, Ms. A. 305—314, Ms. B. 426—437), le reste n'est qu'une transcription quasi littérale, augmentée çà et là de développements plus ou moins considérables, et agrémentée de force citations latines, selon le goût détestable de l'époque.

3. Nous devons maintenant nous demander quel est l'âge respectif des trois manuscrits de Raspieler.

Evidemment c'est le manuscrit Folletête qui est le plus ancien, le premier en date. Cela saute aux yeux. C'est déjà ce qu'avait pressenti M. Folletête lui-même, et il est facile de s'en

---

je viens de citer; comme on le voit, il n'y a ni date, ni nom d'auteur. C'est basé sur l'autorité de M. Ch. Weiss que M. A. Vaissier l'attribue à Bizot. (Op. cit. p. 381.) — Cette satire est-elle bien l'oeuvre de Bizot? Divers indices et des différences notables entre ce patois et celui de la *Jacquemardade* m'en font presque douter. Je ne parle pas des nombreuses différences orthographiques (Cf. Biz. 2: *pairé*, et Jaq. p. 398: *perré*; Biz. 521: *po* (peu) et Jaq. 208: *poüe*; Biz. 384: *vos*, et Jaq. 56: *voüe*; Biz. 34: *nôte* et Jaq. 217: *nouëte*; Biz. 197: *ças haibi* et Jaq. 347: *câ zhaibi*, etc.); un auteur peut toujours modifier sa transcription phonétique. Mais il y a d'autres divergences plus graves. (Cf. Biz. 170: *pattout* et Jaq. 839: *paëthou*; Biz. 17: *aitonna* et Jaq. 85: *aitouné*; Biz. 231: *encouot pu pire*, et Jaq. 130: *couot pére*; Biz. 481: *sas soula*, et Jaq. 36: *là soulie*, etc.) — Je n'ai pas à discuter ici cette question; je me borne à signaler en passant ces singularités qui m'ont frappé, et je laisse à de plus compétents que moi le soin de les approfondir. — <sup>5)</sup> Cf. *Chs. Nodier*, n° 640 dans son *Catalogue d'une petit Bibliothèque: L'Arrivée...* citée comme la plus rare des productions franc-comtoises (Note de M. Vaissier p. 381).

convaincre en comparant cette première rédaction à l'œuvre de Bizot; on a là le premier jet, le premier travail de Raspieler: c'est presque vers pour vers la satire bisontine. (Cf. Biz. 249 sq. et A 259 sq. — Biz. 417 sq. et A 425 sq., etc.)

Vient ensuite le manuscrit de 1736, où l'auteur remaniant et développant son premier travail, a donné libre essor à son imagination et à sa fantaisie, et où il a ajouté environ 200 vers. Aussi M. X. Kohler a-t-il bien raison de dire (*Op. cit.* p. 18): « Si l'on envisage ce poème comme œuvre littéraire, l'éloge aura une plus large part que la critique . . . . L'auteur tire un excellent parti de l'harmonie imitative; il emploie des termes heureux . . . . Le langage de Raspieler est *patois* avant tout; il n'a pas reculé devant la crudité du mot propre, et les vices sont flétris en des termes qui rappellent le bon vieux français de Mathurin Régnier. »

Le plus jeune des trois manuscrits est celui de M. Moschard, où l'auteur a cherché à atténuer et à corriger quelques-unes des libertés et des crudités de langage qu'il s'était permises. Cette édition *ad usum Delphini*, quoique moins importante que les deux premières, n'en est pas moins fort intéressante, parce qu'elle renferme des tournures, des expressions ou des phrases qu'on ne retrouve pas dans les deux autres et qui sans cela seraient perdues, car plusieurs ne se sont plus conservées dans le patois de nos jours.

4. Depuis longtemps, le besoin d'une nouvelle édition des *Paniers* se faisait sentir. Aucune des publications que nous avons, en effet, n'est exempte de fautes et d'erreurs, et si l'on veut faire une étude vraiment sérieuse et scientifique du texte, il est de toute nécessité de signaler et de relever dans un texte nouveau les imperfections des éditions précédentes.

Pour l'édition de 1849, MM. X. Kohler et J. Feusier avaient à leur disposition les deux manuscrits connus alors. Malheureusement au lieu d'en publier un tel quel, *in extenso*, et d'ajouter en note les variantes de l'autre, les éditeurs ont cru pouvoir se permettre bien des changements. « Nous n'avons pas cru (lisons-nous p. 23) devoir respecter entièrement la volonté du bon curé dans l'édition que nous livrons au public. Le manuscrit de 1736 a bien servi de norme dans ce travail; cependant nous avons préféré le texte du second manuscrit quand il nous offrait

« une expression plus *patoise*. Des vers se trouvent dans une « édition qui ne se trouvent pas dans l'autre ; nous avons puisé « des deux mains et avons rétabli les alexandrins à leur place « respective. »

C'est nous qui soulignons ces dernières lignes, qui, plus que tout le reste, montrent le manque de méthode et de critique de l'édition de 1849. — A cela viennent encore s'ajouter d'autres inconvénients plus graves :

a) Les auteurs n'ont pas toujours respecté ni transcrit littéralement l'orthographe du manuscrit ; par exemple plusieurs mots difficiles, obscurs ou inconnus ont été corrigés ou simplement changés. Nous relèverons tout cela en détail dans le cours de notre publication (Cf. Koh. vers 35. 312. 126. 178. 196. 204. 267. 310, etc.).

Sans doute l'orthographe de Raspieler (comme du reste celle de Bizot) est elle-même très défectueuse, et il n'est pas rare de rencontrer des mots ou des formes verbales écrits de quatre ou cinq manières différentes (Cf. vers 71. 73. 74. 149. 355. 371. 457. 504, etc., où la 3<sup>e</sup> pers. sing. imparf. indic. a les 5 formes : *aivé, aivaît, dgeanyai, vayait, oyaî*). — Mais pourquoi ne pas les publier tels quels ? Et pourquoi se permettre de corriger et de changer des mots qu'on ne comprend pas ?

b) Il y a trop souvent de grosses fautes de traduction, de vrais contre-sens qu'on ne peut laisser subsister et qu'il faut absolument corriger. Ces erreurs seront aussi relevées dans la traduction française (Cf. Koh. vers 51. 83. 114. 132. 180. 201. 257. 263. 285. 300. 466. 566. 599. 604. 612. 743). On peut voir que le nombre en est vraiment par trop considérable.

Quoiqu'en général mieux soignée, la version de M. Folletête est loin d'être parfaite, et je me suis vu dans l'obligation de redresser et de corriger quelques fautes (Cf. Fol. vers 41. 157. 240, etc.).

5. En ce qui concerne le vocabulaire des *Paniers*, on est frappé au premier abord de la quantité de mots entièrement *inconnus* au patois d'aujourd'hui que Raspieler a employés. Cela va si loin que l'auteur lui-même a senti le besoin de donner un glossaire de ces mots difficiles sous le titre de : *Explication des termes les plus obscures* (sic). Le Ms. A en a 123, B 120 ; 82 mots sont communs ; A en a 41 originaux et B 38. — Plu-



sieurs de ces mots ont totalement disparu de la langue moderne, et l'on n'en connaîtrait même absolument pas la signification, si Raspieler lui-même n'avait eu la lumineuse idée de nous en donner la traduction.

D'où viennent ces termes? Sont-ce vraiment tous des mots *du vieux patois de Courroux*?

Une idée qui m'est tout naturellement venue à l'esprit, c'est que Raspieler avait sans doute trouvé ces mots rares ou obscurs dans le patois bisontin et les avait traduits ou transportés tels quels dans le patois de Courroux, en les affublant d'une physionomie jurassienne. — Eh! bien, non; j'ai dû me convaincre qu'il n'y a presque pas de ces mots difficiles communs aux deux textes.

D'où proviennent donc les autres? Pour la plupart, nous n'avons rien qui puisse nous donner une indication précise et diriger nos recherches. Quelques-uns, comme *faire maihaihait* (499), les *tairlairaits* (332) ont pu être forgés par l'auteur.... Je n'en sais rien; mais je crois en tous cas qu'on peut se hasarder à dire ceci :

D'abord si tous ces termes obscurs, et, remarquons-le bien, déjà obscurs en 1736, eussent été des mots usuels, employés dans le langage du peuple, Raspieler n'aurait pas eu besoin de les expliquer, d'en donner la clef; chacun les eût compris. Ensuite est-il naturel, est-il admissible de penser que la plus grande partie de ces expressions auraient ainsi complètement disparu de la langue populaire, sans y laisser le moindre souvenir, la moindre trace ou le moindre dérivé? Est-ce qu'aucun des vieillards que j'ai encore connus, nés dans le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, n'aurait pu garder la mémoire de l'un ou de l'autre de ces mots pour les avoir entendus de ses parents ou de ses grands-parents? La chose est-elle possible surtout dans un pays comme le Jura catholique où le patois est encore si vivace aujourd'hui?

Ce sont là des questions auxquelles je ne me charge pas de répondre d'une manière satisfaisante; mais je ne serais pas éloigné d'admettre qu'un certain nombre de ces termes n'ont jamais été vraiment populaires, et que les gens de Courroux, par exemple, ne les comprenaient pas quand Raspieler les a écrits. Quant aux autres, fabriqués ou non, termes d'argot ou connus d'un nombre restreint de gens dans le Jura, avouons franche-

ment notre ignorance en ce qui concerne leur origine; cela vaudra toujours mieux que de faire des suppositions plus ou moins hasardées.

6. Nous avons donc dû constater que les *Paniers* ne sont pas une œuvre originale, mais que Raspieler n'a fait que traduire et amplifier la satire de Bizot. Est-ce à dire que ce poème n'a aucun mérite? Loin de moi la pensée de le prétendre! Bien au contraire, nous possédons là un monument des plus précieux pour l'étude du patois *vâdais* du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce poème de 750 vers est une œuvre de longue haleine, un miroir fidèle de la langue si énergique et si colorée de nos ancêtres; et en ce moment surtout où nos vieux idiomes sont l'objet des minutieuses recherches et des patientes investigations des romanistes, c'est une vraie bonne fortune pour nous de posséder un texte de ce développement, qui permet d'étudier à fond la phonétique, la morphologie et la philologie de notre vieux patois jurassien.

7. Une difficulté s'est présentée pour la publication de tous ces divers textes. Comment les disposer? Sans doute l'idéal eût été de les ranger en regard les uns des autres, de façon à ce qu'on pût du premier coup d'œil se rendre compte de la manière dont Raspieler avait peu à peu modifié la version originale de Bizot; mais la chose n'était pas possible avec le format de nos *Archives*, d'autant plus qu'un travail comme le nôtre doit donner la traduction française, la transcription phonétique et quelques remarques critiques. A mon grand regret, je me vois donc dans l'obligation de publier chacun des textes à part. Je commencerai par l'imprimé de Bizot, puis viendront le manuscrit de M. Follète (A) et celui de 1736 (B). Pour ces deux derniers seuls, je ferai une transcription phonétique, car je ne connais pas assez bien le patois de Besançon pour m'y risquer. Quant au manuscrit de M. Moschard, ce serait abuser de la patience du lecteur que d'en faire la publication complète; je me contenterai d'en donner les variantes et les vers ou passages originaux.

Lorsque l'ouvrage sera complet, il sera facile de comparer les différentes versions entre elles et d'en saisir les rapports, les divergences, les modifications ou les développements. Un chiffre placé après les vers des Ms. A et B renverra le lecteur aux vers correspondants de Bizot. De cette façon, j'espère donner une

édition définitive, et, pour notre patois, phonétiquement fixée du bon vieux poème des *Paniers*.

8. C'est en 1899 que le III<sup>e</sup> volume de nos *Archives*<sup>6)</sup> a pour la première fois indiqué mon système de transcription phonétique. Beaucoup de lecteurs n'ayant pas ce volume seront sans doute bien aises que je l'expose à nouveau. Voici donc le système que j'ai employé :

a) *Voyelles.*

J'indique par  $\bar{\quad}$  et  $\check{\quad}$  les voyelles longues et brèves.

- $\bar{e}$  = e long ouvert (frç.: tête, père, maire).
- $\check{e}$  = e bref ouvert (frç.: effet, portais).
- $\bar{e}$  = e long fermé (frç.: forcé, premier, dirai).
- $\check{e}$  = e bref fermé (frç.: départ, périr).
- o = e muet (frç.: petit, lever).
- œ = eu ouvert (frç.: cœur, peur).
- ö = eu fermé (frç.: feu, veut, peu).
- $\bar{o}$  = o long ouvert (frç.: encore, mort, bord).
- $\check{o}$  = o bref ouvert (frç.: donne, police, botte.)
- $\bar{o}$  = o long fermé (frç.: côte, chaud, veau).
- u = frç. ou.
- ü = frç. u.

Les nasales sont :  $\bar{a}$  (frç.: chant, enfant);  $\bar{e}$  (frç.: pain, moyen);  $\bar{o}$  (frç.: bon, mouton); en outre notre patois possède les nasales pures d'i, d'ü et d'u:  $\bar{i}$  (*bî*);  $\bar{ü}$  (*txëtχü*) et  $\bar{u}$  (*bü*).

b) *Consonnes.*

p, b, t, d, k, l, m, n, r, f, v ont la même valeur qu'en français.

g est toujours guttural, même devant e et i.

$\bar{n}$  = n mouillée (frç.: agneau).

s = spirante sourde (frç.: savoir, cesse, ceci, seul).

z = spirante sonore (frç.: poison, zèle).

x = chuintante sourde (frç.: cheval).

j = chuintante sonore (frç.: jeune, jamais, genre).

ç = médiopalatale sourde (allemand: *ich*); son particulier au patois ajoulot ou patois de Porrentruy (= latin: *cl*, *fl*). Ex.:

<sup>6)</sup> *Arch.* III p. 257 sq.

ĩ χ̄ō (un clou), l̄ě χ̄ē (la clef), gōχ̄ē (gonfler). Le vâdais ou patois de Delémont rend ce son par x (ĩ x̄ō, l̄ě x̄ē, gōx̄ē).

y médiopalatale sonore (allemand: ja); yādīnə (Claudine), yĩ (lin), yũnə (lune).

w est le w anglais et correspond au premier élément de la diphtongue oi (pwă = frç.: pois; vwă = frç.: voir).

L mouillée n'existe pas dans notre patois.

Il n'est pas nécessaire d'indiquer par un *accent* la syllabe tonique. Notre patois accentue régulièrement la dernière syllabe non muette de chaque mot.

La *traduction* que je donne en regard est toujours *littérale* et jamais je n'ai voulu faire de bon français au détriment du sens. — J'ai mis entre crochets [ ] les mots exigés par la phrase française.

### ABRÉVIATIONS.

- Biz. = L'Arrivée d'une dame en l'autre monde habillée en panier, par J.-L. Bizot. (Besançon 1735, in-8, 16 pages).
- A. = Arrivée d'une dame en l'autre monde habillée en panier. — Vers patois di Cornat. *Manuscrit de Pierre-Joseph Raspieler* (sans date).
- B. = Arrivée d'une dame en l'autre monde habillée en panier. Traduit d'un imprimé en patois de Besançon en patois du Cornat, Vallée de Delémont. *Manuscrit de 1736*.
- C. = Manuscrit de M. Moschard (sans date).
- Koh. = *Les Paniers*, Poème patois par Ferdinand Raspieler, Curé de Courroux. Porrentruy 1849.
- Fol. = *Une nouvelle version des Paniers*, par Casimir Folletête, Conseiller national. (Actes de la Société Jurassienne d'Emulation, Années 1893—97, II<sup>e</sup> série, VI<sup>e</sup> volume, Porrentruy 1898.)
- Jaq. = *La Jacquemardade*, poème en patois bisontin par Jean-Louis Bizot — publié par M. Alf. Vaissier (Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs, VII<sup>e</sup> série, V<sup>e</sup> vol. 1900, Besançon 1901).
- Bour. = Glossaire du parler de Bournois, par C. Roussey (Paris 1894).
- Mign. = Histoire de l'idiome bourguignon et de sa littérature propre ... par Mignard (Dijon 1856).
- Mon. = Les Noël's bourguignons de Bernard de La Monnoye (Gui-Barôzai) par F. Fertiault (Paris 1842).
- Cont. = Glossaire du patois de Montbéliard, par Ch. Contejean (Mémoires de la Société d'Emulation de Montbéliard, II<sup>e</sup> série — IV<sup>e</sup> vol. Montbéliard, sans date).

## I.

L'ARRIVÉE D'UNE DAME EN L'AUTRE MONDE  
HABILLÉE EN PANIER.

Vers en patois de Besançon.

- Y me mouquai de lieus ; oh soi que s'en fauchin :  
 En disant lou vera ; pairé <sup>7)</sup> qui m'en chau bin,  
 Y seu si sou das Daime, & de lieus tintamare,  
 Que le s'ollin raclia, de lieus nous n'an que fare.
5. Le crayan qu'on n'ait d'œils, que pou las admira ;  
 Voiqui das bés Magos, pou se faire aidoura.  
 Y vourou que le sint aivou tout lieus grimmaice,  
 Planta dans Montlima, pou lourgie <sup>8)</sup> su lai glaice,  
 Y me seus empoutta ; paddon Messieurs, paddon !
10. Y en a bin lou sujet, oh qu'on m'aicoute don ;  
 Lai maitere en ot belle, & ce qui vous vé dire,  
 Ferai pleura las enne, ai peu las autre rire.

1. ïa pa let rencontra doues Dames de la Couot,  
 Que s'en vant viroyant par qui tout aillantouot,

## I.

L'ARRIVÉE D'UNE DAME EN L'AUTRE MONDE  
HABILLÉE EN PANIER.

Traduction.

- Je me moque d'elles ; oh ! soit qu'elles s'en fâchent ;  
 En disant (le vrai) la vérité, pardi, (qu') il m'en chaut bien !  
 Je suis si fatigué des dames et de leur tintamarre.  
 Qu'elles s'aillent racler, nous n'avons que faire d'elles !
5. Elles croient qu'on n'a d'yeux que pour les admirer.  
 Voici de beaux magots pour se faire adorer.  
 Je voudrais qu'elles soient, avec toutes leurs grimaces,  
 Plantées dans Montélimard pour glisser sur la glace.  
 Je me suis emporté ; pardon, Messieurs, pardon !
10. J'en ai bien le sujet ; oh ! qu'on m'écoute donc.  
 La matière en est belle, et ce que je vais vous dire  
 Fera pleurer les unes et puis les autres rire.

1. J'ai par là rencontré deux dames de la cour  
 Qui s'en vont (tournoyant) rôdant par ici tout alentour,

<sup>7)</sup> Mot très fréquent en patois bisontin. Cf. *Jaq.* v. 398 : *chaicun sca perré bin* = chacun sait *parbleu* bien. — <sup>8)</sup> *lourgie*, employé plusieurs fois dans la *Crèche bisontine*, se retrouve sous la forme *lërdjîæ* dans le patois de Bournois, — [La *Crèche bisontine* (drame populaire en patois de Besançon) 13<sup>e</sup> édition p. 16 : prente bin gâdhe de *lourgie*, au moins.]

15. Que sont pus aïtonna, & bin pu aïboubie,  
Que noute grou poulot quand l'aiva lai pepie.  
Le vourint bin olla près de noute grand Roi,  
Aïfin de lou pria de lieus changie ne loi  
Que lieus ai imposa noute nouvelle Reinne,  
20. Dont las grande vattu las tenan bin en genne;  
L'en sont si daisoulas, que l'en pleuran tretout;  
Y faut que maugras lieu le lai suivint pa tout.  
Ne sçaivin ce que çot d'entra dedans n' Eglise:  
Main maintenant le sont bin entreprise.  
25. L'aïprenan ai chanta las maitenne en latin;  
Lie demouran das fois doues heure din maitin.  
Las Diemouches souvent ne l'aïvint point de Messe,  
Au lé jusqu'au Medy, pa lieus grande paresse,  
Aïvant que d'en soeti, lieus faila das bouïllon,  
30. Da quatre heure de tems, pou veti lieus aïllion.  
Y faila s'arnarchie d'in monde d'équipaige,  
Se betüillie<sup>9)</sup>, se frouta, se pouli lou visaige.  
Main maintenant le sont toutes bin aïtrapa.  
Quand nôte Reine vait, y faut bin daitraipa<sup>10)</sup>.

15. Qui sont plus étonnées et bien plus ébaubies  
Que notre gros coq quand il avait la pépie.  
Elles voudraient bien aller près de notre grand Roi,  
Afin de le prier de leur changer une loi  
Que leur a imposée notre nouvelle Reine,  
20. Dont les grandes vertus les tiennent bien en gêne.  
Elles en sont si désolées qu'elles en pleurent toutes.  
Il faut que malgré elles, elles la suivent partout.  
Elles ne savaient ce que c'est [que] d'entrer (de) dans une Eglise,  
Mais maintenant, elles sont bien empruntées.  
25. Elles apprennent à chanter les matines en latin;  
Elles y demeurent des fois deux heures d'un matin.  
Les dimanches souvent elles n'avaient point de messe;  
Au lit jusqu'à midi, par leur grande paresse,  
Avant que d'en sortir, il leur fallait des bouillons,  
30. Des quatre heures de temps pour vêtir leurs haillons.  
Il fallait se harnacher d'un monde d'équipage,  
Se regarder, se frotter, se polir le visage.  
Mais maintenant elles sont toutes bien attrapées.  
Quand notre Reine y va, il faut bien déménager.

<sup>9)</sup> Le mot s'emploie dans le Jura: *böyā* = regarder bouche bée. —

<sup>10)</sup> *Mignard* (Hist. de l'idiôme bourg.) donne *détraipe* = a) déménager, desservir après les repas, — b) attraper, tromper. — La Monnoye (Noëls bourguignons) p. 282: *détraipe* = débarrasser, déménager, desservir après les repas. Le Jura bernois a le mot: *ātrēpē* = entraver. — *dēzātrēpē* = se désentraver, se détortiller, se déprendre (dans du fil p. ex.) [Cf. *Jaq.* 847: *antraipā* = encombrer]. Cf. Cont. *dētropai* = détruire, dépenser, débarrasser.

35. Que le sins protte, ou non, y faut marchie bin vitte,  
Et fare maugra lieus lai gruë, las hypocrite.  
Ca noute Reine ai bin tant de Religion,  
Que dez lou point di jou, lot en devotion.  
C'ot n'exemple viquant de lai pus grand Sagesse:
40. Nous seunes trou héroux d'aivoi ne té Princesse.  
Toujours ai genouïllon, tout bé su lou paiva,  
Encoïot le voure bin, qu'on ne lou saïche pas ,  
Quand l'aïssiste ai l'Eglise, au tems di Sacrifice,  
Le prie Due d'in grand cœu d'aïpasie sai justice,
45. De sas pouré Sujet de fini las malheu,  
Et de fare paddon ai ças poure pecheu

2. Tant de dévotion inquemoude & chagrine  
Ceux<sup>11)</sup> que n'an n'ant point, lieus fa fare lai mine,  
Las Daimé en murmuran, le trouvan lou tems lon;
50. Bin souvent se l'ousin, le tirerint de lon;  
Main y faut maugra lieus, teni pied ai lai boule:  
Ca encoïot faut tu bin que chaïcun juë son roule.  
Se vous las entendint comme le se plaignant;  
L'enne crie las matté<sup>12)</sup>, n'autre recrie las dent.

35. Qu'elles soient prêtes ou non, il faut marcher bien vite,  
Et faire malgré elles la grue, les hypocrites.  
Car notre Reine a bien tant de religion  
Que dès le point du jour elle est en dévotion.  
C'est un exemple vivant de la plus grande sagesse;
40. Nous sommes trop heureux d'avoir une telle princesse.  
Toujours agenouillée tout beau sur le pavé,  
Encore elle voudrait bien qu'on ne le sache pas;  
Quand elle assiste à l'Eglise, au (temps) moment du sacrifice,  
Elle prie Dieu d'un grand cœur d'apaiser sa justice,
45. De ses pauvres sujets de finir les malheurs  
Et de (faire pardon) pardonner à ces pauvres pécheurs.

2. Tant de dévotion incommode et chagrine  
Celles qui n'en ont point, leur fait faire la mine;  
Les dames en murmurent, elles trouvent le temps long;
50. Bien souvent, si elles osaient, elles tireraient de long.  
Mais il faut malgré elles tenir pied à la boule;  
Car encore faut-il bien que chacun joue son rôle.  
Si vous les entendiez comme elles se plaignent!  
L'une crie les marteaux, une autre récrie les dents.

<sup>11)</sup> Le mot *ceux* imprimé dans le texte, a été corrigé à la plume en *celles* qui convient mieux pour le sens et pour l'hémitische. — Cf. vers 208 (*ceux* = *celles*) et vers 210 (*celles*). — <sup>12)</sup> Les *marteaux*, c. à d. les *molaires*. [Cf. v. 505: *matthé* = marteau (Hammer)].

55. Y n'en peus pus das roins, y n'en peus pus di ventre;  
 ia basie lou veroueil,<sup>13)</sup> de mai vie je ni rentre.  
 Voy! las pied, reedit n'autre; y sont tout entemis;<sup>14)</sup>  
 L'autre dit que sas brais sont tout plein de fremis.  
 L'en faut tout meri, se cette vie cy dure,
60. L'été de lai chaleu, l'hiva de lai froidure.  
 Se le bailla di moins lou tems de s'ajusta,  
 Main ai grand poune ans-nous lou tems de nous leva;  
 On ne sere quasi seulement s'aibillie;  
 Tout en soétant di lé, nous faut courre aipré lie.
65. Dans noute negligie nous semblan das mago:  
 Nous van dans nos chiffon, comme das virago.  
 Y m'en seus ci venu de ne façon si brusque  
 Sans frisie mon tignon & sans bouta mon busque.  
 Si vitte ia mairchie qui seus toute aissouffla,
70. Et pa de si gran froid, ia les pieds tout geolla.  
 Tout comme in grovelon<sup>15)</sup>, tout mon poure coë grule;  
 Ai mas poures tolons, lyot-je venu das mule.

- 
55. Je n'en peux plus des reins, je n'en peux plus du ventre;  
 J'ai baisé le verrou, de ma vie je n'y rentre.  
 Ouais! les pieds! reedit une autre; ils sont tout engourdis.  
 L'autre dit que ses bras sont tout pleins de fourmis.  
 (Il en faut tout) C'est à en mourir, si cette vie-ci dure:
60. L'été de la chaleur, l'hiver de la froidure.  
 Si elle donnait du moins le temps de s'ajuster;  
 Mais à grand' peine avons-nous le temps de nous lever.  
 On ne saurait presque seulement s'habiller.  
 Tout en sortant du lit, il nous faut courir après elle.
65. Dans notre negligé nous semblons des magots.  
 Nous allons dans nos chiffons comme des viragos.  
 Je m'en suis ici venue d'une façon si brusque,  
 Sans friser mon chignon et sans mettre mon busc;  
 Si vite j'ai marché que je suis tout essouffée,
70. Et par de si grands froids, j'ai les pieds tout gelés.  
 Tout comme un frelon, tout mon pauvre corps tremble;  
 A mes pauvres ta'ons, il y est déjà venu des ampoules;

---

<sup>13)</sup> *Baiser le verrou* = venir faire hommage à son suzerain. — Cf. *Dict de Litté* au mot *verrou*: «Baiser le verrou, se disait de quelques coutumes «où le vassal qui ne trouvait pas son seigneur dans son château, pour lui «rendre hommage, en était quitte pour heurter trois fois, l'appeler trois fois «par son nom, et baiser la cliquette ou verrou de la porte, de quoi il devait «prendre note, et en laisser copie.» — <sup>14)</sup> *Entemi* = engourdi par l'onglée, par le froid ou par une position gênante. (Cf. *Jaq.* vers 1003: Ai ne ran fâre, *on s'antemi* = à ne rien faire on s'engourdit.) Le Jura bernois a aussi *âtami* dans ce même sens. — <sup>15)</sup> Le mot a été corrigé à la plume en *grovelon*. *Grävälō* ou *grêvalō*, dans le Jura bernois, désigne le *frelon*; à Bournois, *grävölō* = gros bourdon qui fait beaucoup de bruit en volant.



- In genoüille daimit, & n'autre qu' ot taula<sup>15)</sup>,  
 Foeche d'être ai genoux, y seus tout airrena<sup>16)</sup>)  
 75. ia pris in rimatique, ia déjà ne rompüre;  
 Ai ce propos voici ne prou droule aivanture.

3. Ne Daimé qu'éta lai, bin belle & bin pinpa:  
 Qu'aiva prit tout son tems, pou se bin requinqua;  
 Qu'éta si frisoula, si chargie d'équipaige,  
 80. D'haibit & de penier, qui semblint n'ambaleige  
 Chesai ai lai ranvache & se mit ai bolla:<sup>17)</sup>  
 Voi! lou cœu! l'aistoumait! hela, Seigneur, hela!  
 N'en peu pus, n'en peus pu, mon Due! Vierge Marrie!  
 Vittement in pou d'iau de lai Reine d'Hongrie:  
 85. Que rebeüilliés-vous qui? coüottes-y vittement  
 Lai voiqui qu'ot pama, las œille l'y virant.  
 Au Vinaigre, au vinaigre, ou bin ai liau cliaïrette;  
 Ou bin aïpouetta-ly promptement lai burrette.  
 Met-ly lou peuce au cou, ce qui lie seroit bon;

- Un genou démis, un autre qui est meurtri;  
 [A] force d'être à genoux, je suis tout éreintée.  
 75. J'ai pris un rhumatisme, j'ai déjà une hernie.  
 A ce propos, voici une assez drôle aventure:

3. Une dame qui était là, bien belle et bien pimpée,  
 Qui avait pris tout son temps pour bien se requinquer,  
 Qui était si frisée, si chargée d'équipage,  
 80. D'habits et de paniers, qu'ils semblaient un emballage,  
 Tomba à la renverse et se mit à rouler par terre.  
 Ouais! le cœur! l'estomac! Hélas, Seigneur, hélas!  
 Je n'en peux plus, je n'en peux plus! Mon Dieu! Vierge Marie!  
 — Vite un peu d'eau de la Reine de Hongrie!  
 85. Que regardez-vous ici? Courez-y vite,  
 La voici qui est pâmée; les yeux lui tournent.  
 Au vinaigre, au vinaigre, ou bien à l'eau-de-vie,  
 Ou bien apportez-lui promptement la burette.  
 Mets-lui le pouce au cou, ceci lui serait bon.

<sup>15)</sup> *taula*, ou *tala*, en bourguignon *taler* = frapper de façon à laisser des marques, meurtrir (Cf. *taloche* et vx. frç. *taler* = meurtrir). L'ajoulot a ce mot aussi; çn. *pōmā tālē* = une pomme tombée à terre et meurtrie. —  
<sup>16)</sup> *airrena* = éreinter. Bournois dit: *ērweñnā* (de *rwěñō*) (Cf. le Jurasien *ērūyānē* et *ērōyānē*. Arch. VII, p. 252 nr. 183.) (Cf. Cont. *éroullennai* = éreinter.) — <sup>17)</sup> *bollā*, bouler, rouler en boule — c'est aussi aplanir la terre ensemencée avec le rouleau. [Cf. le jurassien: *bōlē* = bouler, rouler. On dira d'une femme: *ēl āt-ēvū bōlē* = elle a été battue, roulée. — On dira aussi d'une femme accouchée: *ēl ē bōlē*.]

90. Toi! vait ai son outau ly queri dy bouillon:  
Fanne de chambre ici! çai que chaicun dainipe;<sup>18)</sup>  
Tous Messieurs las Laquais, Jaissemin, lai Tulippe,  
Lai Rouse Brandeboüot, Comtois & Léveillé;  
Maidaine vait meri; poutta-lai su son lé.
95. Le grince-je las dens: ga?<sup>19)</sup> comme lot changie;  
Dans in fi de coutton le vait être virie.  
Helas! elle s'en vait; lai-je lou ranquoillot  
Lai voiqui que le fa tous sas daries sangliot.  
Elle vint de passa! qué doumaige de lie,
100. Suivan lai voë par qui jusque dans l'autre vie.  
Aiffin de remarqua de qué couta lierait;  
Le tire au Pairaidis: voyan se l'y entrerait.

4. De lai sainte Cita le toque ai lai poette;  
Saint Piere, ouvrés, je suis ste deffunte quot moette.
105. Que charchiés-vous ici? craites-me daini pa,<sup>20)</sup>  
On vous ferait n'aiffront, on ne vous connaît pa.  
Main sans se rebuta, le toque encouot pu foë,  
Piere dit, ouvran ly, di moins ran que pou voë:  
Peut-être le serait de mesure & de poi:

90. Toi! va (à sa maison) chez elle lui chercher du bouillon!  
Femme de chambre ici! ça, que chacun déguerpisse,  
Tous messieurs les laquais, Jasmin, La Tulipe,  
La Rose Brandebourg, Comtois & Léveillé!  
Madame va mourir, portez-la sur son lit.
95. Elle grince déjà les dents. Regarde! comme elle est changée!  
Dans un fil de coton, elle va être tournée.  
Hélas! elle s'en va; elle a déjà le râle.  
La voici qu'elle fait tous ses derniers sanglots.  
Elle vient de passer! Quel dommage d'elle!
100. Suivons-la voir par ici jusque dans l'autre vie,  
Afin de remarquer de quel côté elle ira;  
Elle tire au paradis: voyons si elle y entrera.

4. De la Sainte Cité elle (toque) frappe à la porte.  
Saint Pierre, ouvrez; je suis cette défunte qui est morte.
105. Que cherchez-vous ici? Croyez-moi, allez-vous en;  
On vous fera un affront; on ne vous connaît pas.  
Mais sans se rebuter, elle frappe encore plus fort.  
Pierre dit: Ouvrons-lui, du moins rien que pour voir;  
Peut-être elle sera de mesure et de poids.

<sup>18)</sup> *dainipâ*, litt: dénipper, prendre ses nippes, filer, s'en aller. Le français bisontin emploie dans ce sens le mot: *dégueniller*. Que chacun *déguenille!* (Cf. *Jaq.* v. 399: *an aitantan, qu'on daiguenille* — et vers 81 *dainipâ*.) — <sup>19)</sup> *gā*, (*aga, aiga, à Bournois*) = tiens! regarde! (Cf. *küt* = écoute!) — <sup>20)</sup> Lire: *dainipa*, en un mot; du verbe *dainipâ* (Cf. v. 91).

110. Y daivre sas clias, & rouvre encouot ne foi.  
 Quand le se presentait ai lai poette celeste,  
 Aivo son attelaige, elle fût bin de reste.  
 Elle ne saiva pa que lai poette di Cie  
 N'ait que troe pies d'hauteur, & de large dou pies.
115. Aivo son jaibaidri<sup>21)</sup> large comme n'addere<sup>22)</sup>  
 Ne le passere pas dans ne poette couchere.  
 On lai presse, ou lai tire, & maugra tout ce qui,  
 Lai Daimé & las haibit demourint toujou qui.  
 Le fa tout sas cinq cens; le se clienne & se courbe,
120. Le pousse aifin d'entra; main toujou d'y daitourbe;<sup>23)</sup>  
 On lai vire & revire en long, & de traiva;  
 Main aivou tout celai, ne le put pas entra.  
 Maidaime aittantes donc, qu'on raillarge lai poette;  
 Ce qui n'ot pas bati pou gens de voutte soette.
125. Saint Piere tout din cou ly clyot lai poette au na,  
 Disant Daimé di monde, olla-vou proumena.  
 Le pensoit<sup>24)</sup> vittement: voici ne peutte aiffarre!

110. Il retourne ses clefs et rouvre encore une fois.  
 Quand elle se présenta à la porte céleste  
 Avec son attelage, elle fut bien de reste.  
 Elle ne savait pas que la porte du ciel  
 N'a que trois pieds de hauteur et de large deux pieds.
115. Avec son hangar large comme un arc-en-ciel,  
 Elle ne passerait pas dans une porte cochère.  
 On la presse ou la tire, et malgré tout ceci,  
 La dame et les habits demeureraient toujours là.  
 Elle fait tous ses cinq cents, elle se penche et se courbe,
120. Elle pousse afin d'entrer: mais toujours de l'empêchement.(??)  
 On la vire et revire en long et de travers;  
 Mais avec tout cela, elle ne put pas entrer.  
 Madame, attendez donc qu'on rélargisse la porte;  
 Ceci n'est pas bâti pour gens de votre sorte.
125. Saint Pierre tout d'un coup lui ferme la porte au nez,  
 Disant: Dame du monde, allez vous promener!  
 Elle pensa vite: Voici une vilaine affaire!

<sup>21)</sup> Le *Jaibaidri* est une petite baraque, un hangar, un appentis mal fait.  
 — <sup>22)</sup> *Arc-en-ciel* (Note de l'auteur). — <sup>23)</sup> Bournois a *dētūrbā* = retarder  
 quelqu'un dans son travail, lui faire perdre du temps. Ce sont surtout les  
 femmes qui se plaignent d'être *dētūrbā* par les enfants. — Montbéliard a  
*détorbai* = détourner, retarder, empêcher (Cont.) Cf. le vx. frç.: *destorber*. —  
 Je ne comprends pas le sens à cause de ce *d'y*. — Faut-il prendre ce *d'y*  
 pour *di* = du, (Cf. v. 150: où *d'y* = *di*) et *daitourbe* pour un substantif?  
 On traduirait alors: *mais toujours de l'empêchement*. — Je ne suis pas à même  
 de trancher la question. — <sup>24)</sup> *Pensoit* est au passé défini (*pāsē*); l'imparfait  
 est *pensa*. (Cf. v. 79: *éta*; 113: *saiva*; 133: *fesa*; 142: *aiva*, etc.)

- Le graitte sas oureille: ah Due! que veux i fare.  
 Le vait, le vint; enfin sas pies s'aimbairaisan
130. Dans son penie de seicle, ai peu s'enquepillan;  
 En se dequepillant, le fesait<sup>25)</sup> ne glissade;  
 Aipré quoi tout d'in cou, le vous fit ne roulade:  
 (Ce n'éta pas coume Petouille<sup>26)</sup> las fesa,  
 Dans doues troes tirreboüillis<sup>27)</sup> le chut poffe en enfa.
135. 5. Les Damnas eurent pou, lai voyant dainquin chere.  
 I crayint être encouot ne nouvelle chaudère;  
 Ou bin in grand cuvé, pou las tretout solla,  
 Comme on fa las gouris; l'étint tout daisoula.  
 In Diale que lai vit, lie fit ne peutte trougne;
140. Ne faut pus que ce qui pou nous mettre en besougne;  
 Y lie fesa lou groin, das oeilles de traiva;  
 L'aiva tant de regret, qui manquait d'en creva,  
 Que veni vous charchie dans ças prisons profonde?  
 Pou nous vous ferin meu de resta dans lou monde.
145. Nous seunes ici treuilliés<sup>28)</sup> tout comme des airans:  
 L'aivou boutteran-nou tout stambaraillement;  
 Retouna su lai tarre; aivou vos artifice

- Elle gratte ses oreilles: Ah! Dieu, que veux-je faire?  
 Elle va, elle vient; enfin ses pieds s'embarrassent
130. Dans son panier de cercle, et puis s'erchevêtrant.  
 En se désenchevêtrant, elle fit une glissade;  
 Après quoi, tout d'un coup, elle vous fit une roulade;  
 (Ce n'était pas comme Petouille les faisait)  
 Dans deux ou trois culbutes, elle tomba pouf! en enfer.
135. 5. Les damnés eurent peur, la voyant ainsi choir.  
 Ils croyaient (être) que c'était encore une nouvelle chaudière,  
 Ou bien un grand cuveau pour les tous saler,  
 Comme on fait (les) aux gorets; ils étaient tout désolés.  
 Un Diable qui la vit, lui fit une vilaine trogne:
140. Il ne faut plus que ceci pour nous mettre en besogne!  
 Il lui faisait le groin, des yeux de travers;  
 Il avait tant de regret qu'il manqua d'en crever.  
 — Que venez-vous chercher dans ces prisons profondes?  
 Pour nous, vous feriez mieux de rester dans le monde.
145. Nous sommes ici pressés tout comme des harengs.  
 Où mettrons-nous tout cet (embarraillement) attirail?  
 Retournez sur la terre; avec vos artifices

<sup>25)</sup> *Fesait* ou *fesit* est le passé défini; le mot *fit* au vers suivant doit être français.. (A Bournois, on a les deux formes *vzi* ou *vzĕ*.) — <sup>26)</sup> Maître de Musique (Note de l'auteur). — <sup>27)</sup> A Besançon, *faire la tirebouille* = faire la culbute. (Cf. *Jaq.* 322: *son coë que fa lai tirebouille*). — <sup>28)</sup> *Treuillé* = serré, pressé. Le *treuil* = le pressoir (Cont.). (Cf. *Jaq.* 551: *le monde . . . se treuille*). A Besançon: *Notre-Dame du Treuil*.

- Vou peupleri l'enfa pu que tous nos malice  
Main ne voici tu pas in grou Diale tnut<sup>29)</sup> noi?
150. C'éta quéquun das matre, & qu'aiva d'y pouvoi;  
Que s'en vint ai stuci, l'y poutte lai paroule,  
Et envambe<sup>30)</sup> n'airangue. Aicouta-lai, lot droule,  
Lourdaut, l'y disit-ti, veux-te pas te coisé?  
Té pairé bin encouot Nigaud dans ton meté.
155. Laisse-lai cy quand l'yot; l'y en ait pairé prou d'autres  
Pou daittraipa<sup>31)</sup> las ame, & las fare das noutre.  
Fesan-cy noute ouvraige, ai peu repousan nou,  
Las Daime & Demoiselle en aitraiperan prou;  
lieus haibit, lieu rega, lieu mine, & lieus caresse,
160. En fant bin pus damna, que toute nos finesse.  
Pou padre lai juenesse y n'a point d'autre aibrot<sup>32)</sup>,  
Quand ceu qui manquerant yen ai d'autre tout prot.  
Dedans chaique quartier n'en faure pas pus d'enne;  
Main il y en ait bin pu, chaicun ait set chaiquenne;
165. Sus las piaice, as fenetre, as moëson, as moutier,  
On ne voit que Donzelle & Feille grevillie<sup>33)</sup>

Vous peuplerez l'enfer plus que toutes nos malices.

Mais ne voici-t-il pas un gros Diable tout noir?

150. C'était quelqu'un des maîtres, et qui avait du pouvoir,  
Qui s'en vient à celui-ci, il lui porte la parole  
Et commence une harangue. Ecoutez-la, elle est drôle.  
Lourdaut! lui dit-il, ne veux-tu pas te taire?  
Tu es, parbleu! bien encore nigaud dans ton métier.
155. Laisse-la ici quand elle y est; il y en a, parbleu! assez d'autres  
Pour tromper les âmes et les faire des nôtres.  
Faisons ici notre ouvrage, et puis reposons-nous.  
Les dames et demoiselles en attraperont assez.  
Leurs habits, leurs regards, leurs mines et leurs caresses
160. En font bien plus damner que toutes nos finesses.  
Pour perdre la jeunesse, il n'y a point d'autres . . . .  
Quand ceux-ci manqueront, j'en ai d'autres tout prêts.  
Dedans chaque quartier, il n'en faudrait pas plus d'une;  
Mais il y en a bien plus, chacun a sa chacune;
165. Sur les places, aux fenêtres, aux maisons, aux églises,  
On ne voit que donzelles et filles fourmiller.

<sup>29)</sup> Faute d'impression: *tnut* mis pour *tout*. — <sup>30)</sup> *Envambâ* = mettre en branle. Besançon dit: *vamber les cloches; le vambe des cloches*. Ici donc mettre en mouvement, commencer (Cf. v. 252). — <sup>31)</sup> Ici *daittraipa* = attraper, tromper. (Cf. vers 34, note 2.) — <sup>32)</sup> Je n'ai pu nulle part trouver le sens de ce mot. — <sup>33)</sup> *Grevillie* = gratter à la porte, tâtonner, chercher à ouvrir. (Cf. *Jaq. 25: qu'os que greville?* = Qui est-ce qui tâtonne à ma porte?) — Contejan dit: *grevillie* = gratter doucement, mais incessamment; déman-ger. — Dans le Jura bernois, *grävëyîä* ou *grävëyîä* = tâtonner pour essayer d'ouvrir, gratter, chatouiller, *fourmiller, grouiller*.

- Y semble être souvent das grouz jetton<sup>34</sup>) d'aibeille;  
 L'enne rit, l'autre saute, & n'autre que j'aibeille<sup>35</sup>);  
 Ne pensan qu'au plaisi dépeu lou grand maitin;  
 170. Le se fouran pattont<sup>36</sup>), as voillie, as festin,  
 As aissembla de Fête, as danse, as proumenade:  
 Main y lieus fau suttout de jouli camarade;  
 Le fringan<sup>37</sup>), brioulan<sup>38</sup>), gingan<sup>39</sup>) & bezeillan<sup>40</sup>),  
 Tout comme das chevriss, que sautan au printan,  
 175. L'en vant levant lou na coume ferin das biche,  
 Las Feille di coumun, aussi bin que las riche.  
 Tantôt on las gatoille, on las embrasse aitout;  
 Las saloupe ne fant que de rire de tout;  
 In bé mistrifrisi<sup>41</sup>) su lou brait las proumenne,  
 180. Pa las ruë, pa las pra, las menne & las raimenne,  
 Le sont pu aivanta que das Paige de Couot;  
 Tout lou jou viroyan<sup>42</sup>) & fant pu de cent touot.

---

Il semble (être) que ce soit souvent de gros essaims d'abeilles.

L'une rit, l'autre saute et une autre qui se trémousse.

Elles ne pensent qu'au plaisir depuis le grand matin.

170. Elles se fourrent partout, aux veillées, aux festins,  
 Aux assemblées de fêtes, aux danses, aux promenades;  
 Mais il leur faut surtout de jolis camarades.  
 Elles dansent, elles font les folles, sautent et bondissent  
 Tout comme des chevreaux qui sautent au printemps.  
 175. Elles s'en vont levant le nez, comme feraient des biches,  
 Les filles du commun aussi bien que les riches.  
 Tantôt on les chatouille, on les embrasse aussi;  
 Les salopes ne font que rire de tout.  
 Un beau *mistifrisé* sous le bras les promène,  
 180. Par les rues, par les prés les mène et les ramène;  
 Elles sont plus éventées que des pages de cour.  
 Tout le jour elles tournaillent et font plus de cent tours.

---

<sup>34</sup>) Un *jeton* d'abeilles, à Besançon = un essaim; les abeilles *jettent*, dit-on.  
 — <sup>35</sup>) Montbéliard a le verbe *dgebillie* = sauter, gigoter, se trémousser.  
 vx. frç.: *giber* = s'agiter, se débattre (Cont.). — <sup>36</sup>) *Pattont*, faute d'impression pour *pattout*. — <sup>37</sup>) *Fringai* à Montbéliard = danser, vx. frç. *fringuer* (Cont.). — <sup>38</sup>) *Brioulâ* = faire la *brioule*, la folle (Cf. v. 220). *Briole* = femme bavarde (Cont.). — <sup>39</sup>) *Dgingai* (Cont.) = sauter, danser. — *gingâ* (Bourn.: *djîgâ*) = courir en folâtrant, en sautant, comme les animaux qu'on conduit au pâturage pour la première fois au printemps. — <sup>40</sup>) *Bezeillie* (*besillie*, *beseillie*, Cont.) se dit des animaux qui sautent ou bondissent lorsqu'ils sont harcelés par les piqures des mouches. Ainsi le bruit que fait le «*grovolon*» (v. 71) fait *besiller* les vaches. — Vx. frç.: *besiller* = blesser, tourmenter.  
 — <sup>41</sup>) A Besançon, un *mistifrisé* est un jeune godelureau. — Mign. dit: *mistifrisé* = enjolivé. — <sup>42</sup>) *viroyie* (*virollie*, Cont.) est le fréquentatif de *virie*, tourner et signifie aller de côté et d'autre, vagabonder, tournailler.

- Das juenes Gaulegrus<sup>43)</sup> lieu contan das fleurette;  
 Le sçant répondre au ton, & chantan das sournette.
185. L'ant jaubla<sup>44)</sup> das haibits que nous proufitan bin:  
 Qu'on aipelle Penie, ou bin Vertugadin:  
 L'ant inventa staibit pou bin bécou d'usaige,  
 Pou celles que sont peutte, ou que ne sont pas saige,  
 Las airanchie, las canche, & las boussue aitout,
190. Las coe tout de traiva; lou penie couvre tout  
 Quand las Feille se sont laisie gata lai teille,  
 Le se las affublan pou caichie lieus merveille,  
 Elle pouttan desou souvent de grou paiquet;  
 Elle n'en disan ran, se mouquan di caquet,
195. Le sont finnes, ste moude ot in couvre malice  
 L'effet de lieus aadresse, & de lieus artifice.  
 Dans ças haibits le sont coume das tounevant,  
 Renfla coume das touots, pu larges que das vant.  
 Te riro de las voë quand l'entrant dans n'Eglise,
200. Ca ce n'ot pas pou lieus ne pettete entreprise.  
 Coume de grouse clouche, en ças haibits affrou,  
 Le semblan in baittant que pangoille desou.

- Des jeunes malotrus leur content des fleurettes;  
 Elles savent répondre au ton et chantent des sornettes.
185. Elles ont inventé des habits qui nous profitent bien,  
 Qu'on appelle paniers ou bien vertugadins.  
 Elles ont inventé cet habit pour bien beaucoup d'usages,  
 Pour celles qui sont laides ou qui ne sont pas sages,  
 Les déhanchées, les boiteuses et les bossues aussi,
190. Les corps tout de travers; le panier couvre tout.  
 Quand les filles se sont laissé gâter la taille,  
 Elles se les affublent pour cacher leurs merveilles;  
 Elles portent dessous souvent de gros paquets;  
 Elles n'en disent rien, se moquent du caquet.
195. Elles sont fines; cette mode est un couvre-malice,  
 L'effet de leur adresse et de leurs artifices.  
 Dans ces habits, elles sont comme des girouettes,  
 Renflées comme des tours, plus larges que des vans.  
 Tu rirais de les voir quand elles entrent dans une Eglise,
200. Car ce n'est pas pour elles une petite entreprise.  
 Comme de grosses cloches, en ces habits affreux,  
 Elles semblent un battant qui pendille dessous.

<sup>43)</sup> *Galegru* (Cont.) = malotru; vx. frç.: *galou* = coquin. — *Mignard* a le mot *galurô* = jeune homme libertin, qui ne songe qu'au plaisir. (Voir v. 216 le mot: *Gaulemelle*, appliqué aux filles.) — <sup>44)</sup> *Djablai* (Cont.) = projeter, tirer des plans, imaginer, inventer. Cf. le patois du Jura bernois: *djabyé*, même sens.

- Chacun en dit lai sienne, & chacun las satire,  
Ne l'ant hoate de ran, elle laissan tout dire.
205. Ga! dit l'un, y semble être in grou melin ait vant ;  
N'autre dit, te n'y és pas, voici mon sentimant,  
St'aibit fut inventa pa Venus, lai Carougne ;  
C'ot l'enseigne de ceux qu'en paddu lai vargougne.  
Tés bin dit, reedit n'autre, y crai que tés raison,
210. Celles que las pouettan ne sentant ran de bon ;  
Lieux penier sont rempli de marchandise ai vendre,  
Bin fo que s'y fie trop, gaire de s'y surprendre,  
Le sont coume ças rosses foire tant montra<sup>45)</sup>  
N'un n'en veut pu, le sont das bête daicria :
215. In Gachon l'autre jou, menant de ças Donzelle,  
Proumenant su lou bret dou de ças Gaulemelle<sup>46)</sup>,  
Ressembla de ças anes ou de ças grand mulet,  
Que pouettant das penie que pendant çai qu'ai let.  
Das Daimé qu'étint saige & se moquin das foule,
220. Commençan d'en poutta, tout coume ças brioule<sup>47)</sup>,  
Aivo ste moude qui nous feran nos chos gras :  
Nous n'aut qu'ai teni cou, qu'on ne l'ai quitte pas.  
Las gens de jugement haussan tous las aipole,

- Chacun en dit la sienne et chacun les satirise.  
Elles n'ont honte de rien, elles laissent tout dire.
205. Vois! dit l'un, il semble (être) que ce soit un gros moulin à vent.  
Un autre dit: Tu n'y es pas; voici mon sentiment:  
Cet habit fut inventé par Vénus la carogne;  
C'est l'enseigne de (ceux) celles qui ont perdu la vergogne.  
— Tu as bien dit, reedit un autre; je crois que tu as raison.
210. Celles qui les portent ne sentent rien de bon.  
Leurs paniers sont remplis de marchandise à vendre,  
Bien fou qui s'y fie trop; gare de s'y surprendre!  
Elles sont comme ces rosses [aux] foires tant montrées.  
Personne n'en veut plus; elles sont des bêtes décriées.
215. Un garçon l'autre jour menant de ces donzelles  
Promenant sous le bras deux de ces écervelées (?),  
Ressemblait (de) à ces ânes ou (de) à ces grands mulets  
Qui portent des paniers qui pendent çà (qu')et là.  
Des dames qui étaient sages et se moquaient des folles,
220. Commencent d'en porter, tout comme ces écervelées.  
Avec cette mode-ci, nous ferons nos choux gras.  
Nous n'avons qu'à tenir coup qu'on ne la quitte pas.  
Les gens de jugement haussent tous les épaules;

<sup>45)</sup> Vers incomplet; il faut sans doute: coume ças rosses *as* foires, etc.  
— <sup>46)</sup> Voir la note au vers 183. Je ne sais pas le sens exact de ce mot. —  
<sup>47)</sup> Cf. vers 173. Remarquer les deux formes: *brioule* et *bricole*. Ce mot signifie une folle, une écervelée (Cont. *bricole* = femme bavarde.)



- Main las petete esprit admiran ças briole<sup>48)</sup>,  
 225. Le s'aidmiran<sup>49)</sup> lieu même, ai peu se rangonflan;  
 Le migan las gachon, ceux-ci las remigan  
 Devant lieu ças Grivois fesan las bon Aipotre,  
 Elle las aitiran, & se paddan l'un l'autre.  
 Y ne las tentai pus, sans moi l'an fan je prou,  
 230. Y n'a pas seulement besoin de dire chou.  
 S'in Curie las reprend, le fant encout<sup>50)</sup> pu pire,  
 Ne le vant pas en France, elle vant en Empire.  
 Bon affaire pou nou; quand las Prochou disan,  
 O bon bon! pensant-elle; ô soi, mouquan nous an.  
 235. Trouve te pas Dialeux que tant de belle moude,  
 Nou fan de lai besougne, & nou son bin quemoude!  
 Ca depeu que las Feille en sont su ce pie qui,  
 On ne voit dans l'enfa que das gens y veni.  
 Laisan las su lai tare, elle sont nos aimie,  
 240. In jou nou las taran; coumençan pa stécie.  
 Nous n'an pas bin aiffare, elle vint ai propo;  
 Camarade y l'y en faut beillie pou sas cinq so.  
 L'ait encouot prou bin fa de veni de pa lie,  
 Te sça bin qu'autrefois nous las ollin charchie

- Mais les petits esprits admirent ces folles.  
 225. Elles s'admirent elles-mêmes et puis se rengorgent  
 Elles lorgnent les garçons; ceux ci les relorgnent.  
 Devant elles, ces grivois font les bons apôtres.  
 Elles les attirent et [ils] se perdent l'un l'autre.  
 Je ne les tente plus; sans moi elles en font déjà assez.  
 230. Je n'ai pas seulement besoin de dire: Chou.  
 Si un curé les reprend, elles font encore (plus pire) pis.  
 Elles ne vont pas en France, elles vont en Empire.  
 Bonne affaire pour nous. Quand les prédicateurs (disent) parlent:  
 Oh! bon, bon! pensent-elles; oh! soit, moquons-nous en.  
 235. Ne trouves-tu pas, Diablotin, que tant de belles modes  
 Nous font de la besogne et nous sont bien commodes?  
 Car depuis que les filles en sont sur ce pied-ci  
 On ne voit dans l'enfer que des gens y venir.  
 Laissons-les sur la terre, elles sont nos amies.  
 240. Un jour nous les tiendrons. Commençons par celle-ci.  
 Nous n'avons pas bien à faire, elle vient à propos.  
 Camarade, il lui en faut donner pour ses cinq sous.  
 Elle a encore assez bien fait de venir d'elle-même.  
 Tu sais bien qu'autrefois nous les allions chercher

<sup>48)</sup> Voir la note 47 à la page 138. — <sup>49)</sup> *S'aidmiran*, cf. au vers précédent: *admiran*. — <sup>50)</sup> *Encout* (sic); il faut probablement lire: *encouot*. (Cf. vers 136, 243, etc.)

245. Dessus nos poure dos, que nous n'en pouvin pu,  
 Ai foche d'en pouëtta seus venu tout boussu :  
 Laisse lai don ici, pranra<sup>51)</sup> bin soin de lie,  
 Et te voéré coument y m'en vé l'aitreillie  
 Ce Diale éta si gros que l'en vailla bin dou,
250. Sas griffe étin ne fois pu large qu'in frachou<sup>52)</sup> ;  
 Y te lai vint griffa tout bé pa lait poitrenne  
 Commence ai lai vamba<sup>53)</sup> ; ste Daimé se demenne ;  
 Le voula se deffendre, & fesa de grands cry,  
 Si tant tellement haut que l'enfa raitombi.
255. 6. Les Damnas aicourené<sup>54)</sup> aifin de voë beüillie,  
 Quelle éta celle qui qu'on entenda breillie,  
 Y s'aiprechéne tous pou lai voë de pu pré,  
 Lai beuillin su lou na, ga, ga, çot enne té  
 Ai son nom bin das gens vitte lai counaissene,
260. Et de tous las coutta autouot s'aimoncelene ;  
 L'y venait das Monsieu & tout plein de Gachon,  
 Qu'étin tout en fureu, tout coume das Dragon.

245. Dessus nos pauvres dos, que nous n'en pouvions plus ;  
 A force d'en porter, [je] suis [de]venu tout bossu.  
 Laisse-la donc ici ; [tu] prendras bien soin d'elle,  
 Et tu verras comment je m'en vais l'étriller.  
 Ce diable était si gros qu'il en valait bien deux ;
250. Ses griffes étaient une fois plus larges qu'un égrappoir.  
 Il te la vient griffer tout beau par la poitrine,  
 Commence à la balancer ; cette dame se démène ;  
 Elle voulait se défendre et faisait de grands cris,  
 (Si tant) tellement haut que l'enfer résonna.
255. 6. Les damnés accoururent afin de voir regarder  
 Quelle était celle-ci qu'on entendait brailler.  
 Ils s'approchèrent tous pour la voir de plus près,  
 La regardaient sous le nez : Vois, vois, c'est une telle.  
 A son nom bien des gens vite la connurent
260. Et de tous les côtés autour s'amoncelèrent.  
 Il y venait des messieurs et tout plein de garçons  
 Qui étaient tout en fureur, tout comme des dragons.

(A suivre.)

<sup>51)</sup> Forme du futur, 2<sup>e</sup> pers. sing. : tu prendras = prends! — <sup>52)</sup> Le *frachoir* ou *égrappoir* est un ancien instrument qui servait à égrener les grappes de raisin. — Le verbe *frāchie* = rompre, séparer la grappe d'avec les grains du raisin. (Cf. *Jaq.* v. 556.) — Mot très employé : Un arc tojô bandé se *frache* = un arc toujours bandé se brise, se casse. (Mignard, *Gloss. bourg.*) — <sup>53)</sup> Cf. v. 152, note. — <sup>54)</sup> Sans doute faut d'impression pour aicourené. (Cf. dans les vers suivants : s'aiprechène, connaisene, s'aimoncelene s'en venéent, etc.)